



Rachel Leclerc

NOCES DE SABLE

roman

BOREAL
COMPACT

*Une fusion unique,
rarissime, de l'histoire
et de la poésie.*

Jean Fugère
Radio-Canada

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

NOCES DE SABLE

DU MÊME AUTEUR

Fugues, poésie, Noroît, 1984.

Vivre n'est pas clair, poésie, Noroît, 1986.

Les Vies frontalières, poésie, Noroît, 1991.

Rabatteurs d'étoiles, poésie, Noroît, 1994; 2^e édition, 2002;
L'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2003.

Je ne vous attendais pas, poésie, Noroît, 1998.

Ruelle Océan, roman, Boréal, 2001.

L'Ourse, poésie (lithographies de Daniel Sylvestre), La courte
échelle, 2002.

Visions volées, roman, Boréal, 2004.

Demains, poésie, Écrits des forges et Écrits du Nord / Éditions
Henry, 2007.

La Patience des fantômes, roman, Boréal, 2011.

Rachel Leclerc

NOCES DE SABLE

roman

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2011 pour la présente édition
© Les Éditions du Boréal 1995 pour l'édition originale
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Leclerc, Rachel, 1955-

Noces de sable

(Boréal compact ; 221)

Éd. originale : 1995.

ISBN 978-2-7646-2077-9

I. Titre.

PS8573.E343N62 2011 C843'.54 C2010-942356-9

PS9573.E343N62 2011

ISBN papier 978-2-7646-2077-9

ISBN PDF 978-2-7646-3077-8

ISBN ePub 978-2-7646-4077-7

I

On a cru que ça ne s'arrêterait jamais, que le ciel était crevé. Heureusement, il y avait la mer pour prendre toute cette eau qui dévalait les collines et les montagnes et courait jusqu'au bord des falaises. Mais la terre a quand même été vite saturée, gorgée des pluies diluviennes du printemps. Le sol n'était plus qu'un lac de boue, et on mettait des heures à rassembler son courage pour sortir chercher un bout de lard ou un quart de mélasse qu'on faisait marquer au magasin de la Compagnie. La pêche ayant cessé depuis des semaines, c'était congé pour une centaine de familles. Les femmes, en passant devant le miroir suspendu près de la porte du magasin et voyant le grand bienfait de toute cette humidité sur leur teint ordinairement malmené par le soleil et le vent salé de la mer, se disaient en elles-mêmes qu'elles seraient bientôt aussi belles de peau que des Anglaises.

On avait commencé la pêche en mai. Ça tirait sur la ligne de chanvre durant tout le jour, et le poisson se donnait comme jamais. Mais dès le début de juin, la mer s'est soulevée, presque jusqu'à tou-

cher les nuages, et a rejeté toutes les barges à voile qui s'y aventureraient. Il a fallu rentrer la morue qu'on venait de mettre à sécher sur les vignots. On a fini par croire que la saison était perdue, et la peur de la faim a donné mal au ventre à quelques-uns des hommes qui, ayant eu une mauvaise pêche l'année dernière et étant tombés en disgrâce aux yeux de la Compagnie, ne bénéficient pas cette année d'un crédit suffisant pour nourrir une famille.

Une langue de terre s'avance dans la baie et longe la côte sur presque deux kilomètres, c'est le banc. L'une des plus importantes compagnies de commerce de poisson d'Amérique du Nord y a son quartier général depuis quelques dizaines d'années, la Richard Thomas & Co. Chantier naval, entrepôts, magasin, forge, maisons des engagés. Cette langue de terre forme un bassin, le barachois, à l'entrée duquel peuvent s'avancer les navires, ceux qui repartent chaque automne, remplis à craquer de marchandises recueillies auprès des pêcheurs, poisson, huile, fourrures. Chaque hiver, ce barachois entre dans ses glaces ; on peut alors enlever la longue et fragile passerelle de bois qui relie le banc à la côte pour la saison de pêche et qui permet à chacun de circuler à sa guise.

Ici, ce n'est pas l'océan avec ses hauts rideaux de vagues, ses plages de farine et son horizon qui donne un sens noble et excessif à l'idée de profondeur. Non, ici c'est une véritable baie. Conciliante, imparfaite, presque humaine. Mais tout le long de la côte, à l'est comme à l'ouest, même si parfois le regard est arrêté par une courbe du littoral ou par

le bras de la province voisine, on dit la mer. On le dit comme une faveur à soi-même. Et à tout prendre c'est bien elle, la mer, qui vous monte au cœur dans le silence du matin ou au crépuscule, quand vous marchez vers elle avec la fatigue d'un guerrier vaincu qui réclame ses miroirs.

On gruge lentement son avenir alors que le passé n'est pas encore remboursé. La chair de cette année est déjà donnée avant d'être prise, servant à effacer les dettes des mois d'hiver. Quand la chair se refuse, entre les mains restent les dettes et la frustration. Et l'on sent monter en soi le désir fou d'anéantir les hommes de Jersey dont le nom règne depuis cinquante ans sur ce village et sur une bonne partie de la péninsule.

On a vu un homme, une femme, un enfant sorti tout à coup de l'enfance qui restaient de longs moments sous l'averse pour une prière, ou peut-être une litanie d'injures. On a vu des ombres qui se tenaient dans le brouillard, immobiles et perplexes, et le brouillard est devenu si dense autour d'elles qu'on ne savait même plus si c'étaient des ombres de riches ou des ombres de pauvres. Mais on ne voulait pas savoir, ulcéré de confondre des êtres dont la différence était criante en pleine lumière. On a compris sans l'admettre que chez tous, riches et pauvres, l'impuissance est la même et qu'elle a le temps de devenir colère quand elle remonte des mains vides jusqu'aux yeux incrédules.

Cela s'est mis à ressembler aux saisons qui préparent les famines.

Toute cette menace a disparu maintenant, car

alors qu'on avait cessé de croire aux prières sans même les épuiser toutes, le plein été, qu'on n'attendait plus, est arrivé avec un soleil dément comme un coup de fouet sur la nuque des habitants.

Maintenant, chaque jour est un fruit bien mûr tombant sous le poids de sa sensualité pour se fendre et donner un trop-plein de vie à qui passera le premier. Quatrième semaine de juin, il est encore temps de se reprendre, de descendre vers la mer et d'y mettre tous les bateaux qu'elle pourra supporter. De rendre grâce pour ces poissons déposés là, devant soi sur la table à trancher, et qui font souvent la longueur d'un corps d'homme. Encore temps pour chacun de prendre sa part d'héritage, de biens terrestres et de lumière d'été avant que ne reviennent l'automne et le grand sommeil des animaux dans la montagne.

Des travailleurs saisonniers sont arrivés par bateau des villages qui courent le long du fleuve, en bas de Québec. Le nom de leur paroisse résonne encore à leurs oreilles, mais les lots de terre sont devenus rares pour qui veut vivre sur les bords du Saint-Laurent, et il a fallu chercher ailleurs de quoi nourrir les siens. La grève, et même le village, sont un vaste chantier où se croisent nouveaux venus et habitants. Basques, Acadiens, Normands, Irlandais, Écossais, Portugais, Jersiais ramenés par la Compagnie, tous sont là pour avoir répondu à un même appel : la richesse de la mer.

Comme chaque année, il y a aussi les bateaux américains qui sillonnent la mer et entament les bancs de morues et de harengs. Il faut bien nourrir

les esclaves des plantations du Sud, et c'est à cela que servira le poisson de qualité inférieure. On a craint ici la disparition des espèces, mais la mer n'a pas tout donné, et les enfants de l'Indépendance américaine n'ont pas encore tout pris, pas plus que ceux de la Conquête.

Sans compter la peau des femmes, qui a recommencé à souffrir de trop de soleil et qui réclame en silence la paix des innocents.

De la même façon qu'il a su un jour que ce ciel trop vaste serait le sien jusqu'à la fin, qu'il s'y abandonnerait parce qu'une femme qu'on disait intouchable avait posé sur lui son regard, Gabriel Foucault sait maintenant qu'il est en train de mourir. Il ne sait pas quand, dans combien de semaines ou de mois ni après combien de douleurs, d'étouffements et de petites morts surviendra la véritable mort, mais chaque jour il perçoit les choses du monde avec un peu moins de force que le jour précédent, et cette part d'ancienne vigueur est à jamais perdue pour lui.

À certaines heures silencieuses de la nuit, il se lève, ouvre la fenêtre et offre son visage au vent tiède de la mer, étonné comme si la vie le pénétrait pour la première fois. À travers les branches des grands ormes, il regarde plus bas les petites maisons endormies non loin de la grève, et celles, au-delà du barachois, qui jouxtent les bâtiments sur le banc. Chacun sa place, chacun son métier dans la grande roue qui les entraîne vers la nudité. Pêcheurs indépendants ou engagés comme demi-lignes, maîtres de

grève, piqueurs, décolleurs, trancheurs, saleurs. Hommes, femmes et enfants luttant contre quelque chose d'incompréhensible, d'improbable : la disparition, la mort inutile. Tous agités jour après jour d'un même besoin de pousser plus loin, pour voir comment on ne s'éteindra pas, juste pour tenir quelque chose, pas du solide mais quand même, une petite flamme vacillant au creux de la main et éclairant un mince filet de bonheur dans l'immensité du monde, la preuve qu'on aura eu entre ses doigts un morceau de la vie, bien à soi, bien réel. La preuve surtout que personne n'aura pu vous l'enlever.

Au-dessus de la mer, des nuages s'avancent qui surgissent d'on ne sait où et vont masquer la pleine lune. De quel pays peut-on être l'enfant quand cet espace ressemble à tous les autres de la terre ? Le Brésil, la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, là où les bateaux s'en vont décharger leurs marchandises, n'ont pas de ciel plus mystérieux. Et certains jours, ailleurs comme ici, l'horizon tiendrait dans la main, laissant l'homme et la femme déconcertés, transis d'incertitude.

Gabriel Foucault se retourne et regarde cette chambre dans laquelle il dort depuis des années, son dernier refuge dans la maladie qui lui prend peu à peu le cœur. La pièce est vaste, confortable, rien n'a changé depuis des décennies. Les meubles que le père de Catherine Thomas a choisis jadis pour garnir sa maison en cette terre sont de facture anglaise, mais il y a aussi, tel un commandeur régnant sur les troupes, l'armoire normande qui domine le fond de la pièce.

Comme on abandonne à son chien une belle pièce de viande parce que la bête a profité d'un moment de distraction pour y mordre, Richard Thomas lui a cédé un jour sa fille, et ensuite sa maison. À lui, Gabriel, bâtard descendu d'une fille du Roy et d'un fils de rien. Catherine a épousé cette mauvaise graine. Une folie, une grimace à la face de Dieu, un coup de poignard dans le cœur de son père.

Gabriel regagne son lit avant de souffler la lampe de chevet. Dans l'obscurité, il déplace sa main sur le drap de lin propre que Clothilde a mis ce matin. Cette fraîche rugosité le surprend et le reconforte. Chère Clothilde, qui gravit chaque jour le sentier escarpé et revient donner à cette maison sa part de lumière et de bruits familiers. On ne pense pas toujours que le seul tintement des couverts, à l'heure du dîner, peut rassurer ; que le banal froissement d'une robe peut récompenser des heures d'attente. Surtout quand cette harmonie quotidienne vous est accordée par l'amie d'enfance, le seul être qui, vous ayant presque vu naître, vous ayant vu en tout cas grandir à ses côtés, verra aussi votre face de vérité se dresser devant la mort et entrer dans le tohu-bohu de l'éternité.

Il entend le pas de son fils, Victor, qui monte l'escalier et s'éloigne dans le corridor. Il aurait aimé s'éteindre dans la presque solitude qui est la sienne depuis la mort de sa femme. D'être livré à lui-même durant toutes ces années lui a fait gagner une petite part de sérénité. Celle-ci s'est montrée, timide, comme une amie dont il aurait ignoré l'existence. Soudain elle a été là, cette force calme au cœur des

choses. Il s'est dit alors qu'elle l'avait toujours attendu, et il en a voulu à tout ce qui était venu s'interposer entre elle et lui depuis si longtemps.

Tout de même, depuis quelques jours — ce doit être la présence de Victor — il lui est impossible de fermer les yeux sans que surgissent les ombres de sa mémoire. Alors il doit lutter contre le sommeil jusque tard dans la nuit, triturant le coin du drap durant des heures comme s'il était son seul fragment de réalité. Parfois c'est au contraire de toute sa force qu'il rappelle la vision fugitive qu'il a eue quand sa pensée s'est égarée. Oui, Catherine lui apparaît toujours quand il a cessé de l'attendre. Il se laisse alors gagner par le sommeil, sachant qu'il ouvre ainsi la porte à quelque chose de plus grand que lui-même.

« Pauvre entêtée, même dans la mort tu te tiens debout, droite et fière devant moi et tu défies la loi des hommes ! »

Son grand corps de six pieds cède à la fatigue et laisse peu à peu se briser la chaîne qui reliait toutes les images dans sa tête. Les cheveux noirs parsemés de mèches grises et coiffés vers l'arrière ne seront bientôt qu'une sombre masse défaite sur l'oreiller. Les sourcils épais, une fois détendus, ne donneront plus aux yeux bleus presque noirs cet air menaçant. La mâchoire volontaire va s'abandonner, et la bouche s'entrouvrir devant la procession de nouveaux songes, plus libres et plus tolérables, qui vont venir sous les paupières fermées.

Il se surprend à rêver à toutes ces choses qu'il n'a pas encore réalisées. Il a ainsi manqué à la promesse qu'il s'était faite jadis de voir l'Europe. Mais

en dehors de la péninsule qu'il habite, grosse patte de chat que même le Jersiais le moins cupide considère comme une extension de son île, a-t-il seulement jamais parcouru son propre pays ? Toutes ces années volées aux désirs, une vie entière passée au milieu de choses rassurantes et soumises, le bois gris des escaliers, les galets sur la grève, les fougères encore fermées du printemps et la sanguinaire du sous-bois pour les Micmacs, l'enfant Victor derrière la vitre, un petit tas de monnaie sous la trappe du père. Quelques voyages à Montréal et à Québec. Les gens y sont si exaltés ! Mais c'était bien agréable, surtout quand Victor le trimballait dans la calèche du prieur à travers la ville. Et puis toutes ces autres cités pleines de gens, cette vague d'humains qui ne s'arrêtent pas. Qu'il eût été bon de parcourir les rues, de visiter les places et les grands ports du monde avec la belle Catherine. L'amour, le grand amour d'une femme...

Et puis, aux jours de repos, la mer entraperçue derrière les bosquets de la cour, oh ! mais sans les monstres marins de la petite enfance ni les âmes errantes qui semblaient s'éveiller parfois et surgir de sous la grève. Toutes ces voix chétives qui appelaient au secours pour vous attirer derrière les monticules de sable et les pins rabougris, sitôt qu'on avait quitté la cuisine de maman pour descendre vers le magasin de la Compagnie. Ça, c'était bien sûr quand on osait emprunter un chemin de hasard pour atteindre plus vite la passerelle, plus vite le bâtiment, à l'intérieur le grand comptoir qui tenait lieu de barrière entre soi et toutes ces belles marchan-

dises, plus vite ce diable de préposé avec ses sourcils en broussaille. Et, en repassant parmi les âmes errantes près des dunes, revenir si possible avant l'heure à la maison, dans la douceur des jupes et des tabliers, dans l'odeur forte des frères aînés. Enfin rester quelques minutes sur les genoux du père après souper, peut-être même pouvoir appuyer l'épaule contre sa poitrine, le temps d'un vrai regard, d'une reconnaissance timide, le temps que passent d'un cœur à l'autre la leçon, l'aptitude à vivre, la force de supporter cette existence, le temps de remercier, de se trouver encore chanceux d'être là, sur la terre, avec tous les autres pour en profiter.

La branche d'un jeune orme secoué par le vent vient frapper contre la fenêtre de la chambre, tirant Gabriel du sommeil encore une fois. La réalité lui apporte alors une autre certitude : il ne verra pas la première neige de l'hiver 1836. Mais déjà il se rendort avec aux lèvres un débordement de syllabes inutiles, une suite de mots sans signification pour qui viendrait le surprendre en cet instant.



Rachel Leclerc est poète (prix Émile-Nelligan 1991, prix Alain-Grandbois 1994, Prix du Marché de la poésie 2008) et romancière. Elle a publié, au Boréal, *Noces de sable* (1995, Grand Prix Henri-Queffélec), *Ruelle Océan* (2001) et *Visions volées* (2004).

221

BOREAL
COMPACT

BOREAL COMPACT PRÉSENTE DES RÉÉDITIONS DE TEXTES
 SIGNIFICATIFS – ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE,
 ESSAIS OU DOCUMENTS – DANS UN FORMAT PRATIQUE ET À
 DES PRIX ACCESSIBLES AUX ÉTUDIANTS ET AU GRAND PUBLIC.

GRAND PRIX HENRI-QUEFFÉLEC

Baie des Chaleurs, 1835. Gabriel Foucault va mourir dans sa belle demeure anglo-normande. Il dévoile à son fils, Victor, sa jeunesse dans ce village de pêcheurs où la dette envers les maîtres se transmet d'une génération à l'autre. Mais il y a surtout le souvenir de Catherine, la fille de Richard Thomas, le riche marchand dont l'esprit et la loi règnent sur le village. Venue là pour un été, elle a lié son destin au jeune Gabriel, le plus insoumis des garçons de la place.

« L'écrivain a su, dès son premier roman, faire naître et vivre un monde issu de sa vision singulière de la condition humaine. Les "noces de sable" sont celles qui unissent les humains et la mort. Elles ont leur terrible beauté. »

Réginald Martel, *La Presse*

« Excellente, l'histoire; riches, les personnages et le rythme narratif: envoûtant. »

Jacques Allard, *Le Devoir*